

|                     |   |
|---------------------|---|
| <b>Zeitschrift:</b> | Bulletin de la Société Fribourgeoise des Sciences Naturelles = Bulletin der Naturforschenden Gesellschaft Freiburg  |
| <b>Herausgeber:</b> | Société Fribourgeoise des Sciences Naturelles   |
| <b>Band:</b>        | 92 (2003)   |
| <b>Artikel:</b>     | La formation et la carrière médicale de François-Paul de Castella (1788 - 1860), premier médecin-chef de l'Hôpital Pourtalès de Neuchâtel, d'après les souvenirs manuscrits de son fils |
| <b>Autor:</b>       | Bosson, Alain   |
| <b>DOI:</b>         | <a href="https://doi.org/10.5169/seals-308838">https://doi.org/10.5169/seals-308838</a>   |

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 29.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# **La formation et la carrière médicale de FRANÇOIS-PAUL DE CASTELLA (1788-1860), premier médecin-chef de l'Hôpital POURTALES de Neuchâtel, d'après les souvenirs manuscrits de son fils**

ALAIN BOSSON  
Rue du Nord 5, 1700 Fribourg

Le souvenir de FRANÇOIS-PAUL DE CASTELLA est intimement associé à l'histoire des origines de l'hôpital POURTALES de Neuchâtel. Nommé en qualité de médecin et chirurgien en chef le 21 mars 1811, lorsque l'établissement ouvre ses portes, DE CASTELLA y consacrera l'essentiel de sa longue carrière médicale, jusqu'en 1855, année où il retrouve Fribourg, son canton d'origine. Un article du Dr. AUGUSTE CHATELAIN (1838-1923)<sup>1</sup> publié en 1917 dans le *Musée Neuchâtelois*<sup>2</sup> rendait hommage à la mémoire du premier médecin de l'hôpital POURTALES. La présente contribution entend apporter un éclairage complémentaire, basé sur la transcription partielle des mémoires manuscrits inédits de son fils, HUBERT DE CASTELLA. Forcément subjectifs, empreints d'une admiration filiale situant le discours sur un tout autre registre que celui de la rigueur historique, ces souvenirs n'en sont pas moins extrêmement précieux en décrivant, de manière intimiste, le parcours académique et professionnel d'une figure illustre du corps médical fribourgeois de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Dans les passages du manuscrit reproduits ci-dessous, avec verve et force détails, HUBERT DE CASTELLA brosse un tableau vivant de la vie médicale et du réseau de relations de son père. Ce sera également l'occasion d'évoquer la vie d'ERNEST DE CASTELLA (1810-1862), fils de FRANÇOIS-PAUL et demi-frère de HUBERT, médecin praticien à Bulle, et peu heureux dans sa profession. Mais avant de présenter le texte des souvenirs manuscrits, un survol de la vie de FRANÇOIS-PAUL DE CASTELLA est nécessaire.

<sup>1</sup> Psychiatre, directeur de l'asile psychiatrique de PRÉFARGIER (1872-1882), professeur à l'Académie puis Université de Neuchâtel (1889-1923).

<sup>2</sup> Dr [AUGUSTE] CHATELAIN: « Le Docteur DE CASTELLA » in: *Musée Neuchâtelois. Organe de la société d'histoire du canton de Neuchâtel*. Nouvelle série, (4), 1917, pp. 188-192.

## **Qui est FRANÇOIS-PAUL DE CASTELLA?**

FRANÇOIS-PAUL est le fils de JEAN-FRANÇOIS DE CASTELLA (1759-1788), docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, décédé peu après son établissement à Bulle, dans le canton de Fribourg. Très tôt orphelin de père – il n'a que quelques mois – FRANÇOIS-PAUL bénéficie du soutien d'un oncle médecin, le Dr. DUPASQUIER de La Tour-de-Trême, qui l'encourage dans la vocation médicale. En 1808, FRANÇOIS-PAUL DE CASTELLA dédiera sa thèse de doctorat à la mémoire de son parent, « comme un faible témoignage de ma reconnaissance, écrit-il dans la dédicace, pour les soins paternels qu'il a donné à mon éducation. »<sup>3</sup> En 1805, FRANÇOIS-PAUL – il n'a que dix-sept ans – se rend à Landshut pour commencer ses études de médecine, puis à Paris, l'année suivante. Parmi ses professeurs, GUILLAUME ANDRAL (1769-1853), ALEXIS BOYER (1757-1833), JEAN-JACQUES LE ROUX des TILLETS (1749-1832), ANTHELME-BALTHASAR RICHERAND (1779-1840), et surtout GUILLAUME DUPUYTREN (1777-1835), le célèbre chirurgien qui remarquera, semble-t-il, les compétences du jeune médecin suisse et qui le recommandera le moment venu.

Comme bon nombre de ses compatriotes fribourgeois à cette époque<sup>4</sup>, FRANÇOIS-PAUL DE CASTELLA se rend ensuite dans une faculté de médecine de l'Allemagne du sud pour passer son doctorat qu'il obtient le 1<sup>er</sup> décembre 1808. Depuis les bouleversements de la Révolution, et en particulier la suppression en 1793 des anciennes écoles de médecine, les aspirants médecins fribourgeois s'étaient sensiblement détournés de Montpellier ou de Paris – lieux de formation privilégiés par leurs prédécesseurs, préférant se rendre dans des universités comme Wurtzbourg ou Landshut-Munich, où la tradition catholique avait de quoi rassurer les familles des étudiants. De retour à Paris, FRANÇOIS-PAUL DE CASTELLA subit avec succès les examens du prestigieux concours de l'internat des hôpitaux de Paris. Etabli en 1802, l'internat sélectionnait les meilleurs éléments de la Faculté pour desservir les hôpitaux de la capitale; en échange d'une maigre rétribution, l'internat

---

<sup>3</sup> FRANÇOIS-PAUL DE CASTELLA: *Essai sur les fractures du péroné, présenté et soutenu avec des thèses à l'Université de Landshut pour obtenir le grade de docteur en médecine et en chirurgie. Le 1. décembre 1808.* Landshut, JOS. THOMANN, [1808], 47 p.

<sup>4</sup> Cf. ALAIN BOSSON: « Sous le signe de la pérégrination académique: la formation universitaire des médecins du canton de Fribourg (Suisse) au XIX<sup>e</sup> siècle » in: *Bulletin du Centre PIERRE LÉON d'histoire économique et sociale*, Lyon, 1998, n° 1-2, pp. 29-45.

24 bis 3

E s s a i  
sur  
les fractures du Péroné,  
présenté et soutenu,  
avec des  
theses à l'université de Landshut.  
Par  
J. F. P. Castella,  
natif de Bulle, canton de Fribourg en Suisse,  
pour obtenir  
le grade de Docteur en Medicine et en  
Chirurgie.

Le 1. Decembre 1808.



*A Landshut  
de l'imprimerie de Jos. Thomann.*

*Grem. Brach. 24 bis, 3°*

Fig. 1: Page de titre de la thèse de doctorat de F.-P. DE CASTELLA, soutenue à LANDSHUT. BCU Fribourg.

offrait aux jeunes médecins une expérience du terrain irremplaçable, et le titre, tant envié, d' « Ancien interne des hôpitaux de Paris », garant d'une carrière prometteuse.<sup>5</sup> Sur le modèle parisien, l'internat allait essaimer en Europe et consacrer l'étude pratique de la médecine au chevet du malade comme fondement de l'enseignement médical et pilier du nouveau paradigme anatomo-clinique. Logiquement, l'expérience accumulée par DE CASTELLA à l'hôpital de la Charité sous la direction de GUILLAUME DUPUYTREN, joua pleinement en sa faveur lors du choix d'un médecin-chirurgien pour l'hôpital POURTALES.

En 1811, FRANÇOIS-PAUL DE CASTELLA saisit l'opportunité de revenir au pays: un poste de médecin chef est à pourvoir à partir de juillet à Neuchâtel. JACQUES-LOUIS DE POURTALES (1722-1814), riche et célèbre négociant, s'emploie au soir de sa vie à créer une institution hospitalière destinée aux démunis. L'hôpital POURTALES<sup>6</sup>, de trente lits, est inauguré le 30 juillet 1811, et malgré son jeune âge, DE CASTELLA en est nommé directeur. Bien que FRANÇOIS-PAUL DE CASTELLA soit un catholique, dans la très protestante Neuchâtel, et qu'il ait conservé des liens étroits avec son canton d'origine, son insertion sociale et professionnelle n'eut pas à en souffrir. DE CASTELLA, médecin-chef pendant 44 de l'hôpital POURTALES, exerça également les fonctions de membre de la commission de santé du canton de Neuchâtel. Il fut également, en 1852, le fondateur et le premier président de la « Société des sciences médicales », société regroupant les médecins, les pharmaciens, les dentistes et les vétérinaires du bas du canton de Neuchâtel, qui fusionnera en 1858 avec la société sœur des autres districts pour donner vie à la société médicale neuchâteloise. Pour ses services, DE CASTELLA fut naturalisé neuchâtelois en 1843.

Avancé en âge, il laissa sa place à un jeune médecin de trente ans, le Dr. EDOUARD CORNAZ (1825-1904),<sup>7</sup> et revint dans le canton de Fribourg, où il ne tarda pas à assumer des fonctions médicales importantes, notamment au sein de la commission de santé du canton de Fribourg (1858-1860). Par ailleurs, associé avec le Dr. JEAN-BAPTISTE THURLER (1823-1880), DE CASTELLA mit sur pied et assura pendant plus d'une année, jusqu'à son décès, un service de consultations gratuites pour les malades pauvres, en ville de

<sup>5</sup> ERWIN H. ACKERKNECHT: *Medicine at the Paris hospital 1794-1848*. Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1967, p. 38.

<sup>6</sup> A propos de l'Hôpital de POURTALÈS, l'étude la plus récente figure dans le passionnant ouvrage de PIERRE-YVES DONZÉ: *Bâtir, gérer, soigner. Histoire des établissements hospitaliers de Suisse romande*, Genève, Georg, 2003, pp. 34-35 et 128-131.

<sup>7</sup> Médecin en chef de l'hôpital POURTALÈS (1855-1892), CORNAZ fut secrétaire de la Commission de santé du canton de Neuchâtel (1870-1904), fondateur et rédacteur de l'*Echo médical* (1857-1861), le premier véritable périodique médical en Suisse romande.

Fribourg. Instituées par un règlement approuvé par le Conseil d'Etat le 13 mai 1859, financées par la commission de l'hospice cantonal, les consultations gratuites commencèrent le 1<sup>er</sup> juillet, et se tenaient une fois par semaine, dans un local de l'Hôpital des Bourgeois.<sup>8</sup> Le fils de FRANÇOIS-PAUL, le Dr. ERNEST DE CASTELLA, ne tarda pas à rejoindre son père dans la tombe, treize mois plus tard. Les souvenirs d'HUBERT DE CASTELLA relatent la fin tragique du praticien bullois.

## Présentation de la source manuscrite

Les souvenirs manuscrits d'HUBERT DE CASTELLA (1825-1907), pionnier et vigneron en Australie<sup>9</sup>, auteur notamment de *Les squatters australiens* (Paris, 1861) et *Notes d'un vigneron australien* (Melbourne, 1862), sont intitulés *Réminiscences*. Ce fort volume<sup>10</sup> relié de 33 cm, compte 274 pages manuscrites écrites sans interruptions, numérotées; la rédaction de cette partie commence le 1<sup>er</sup> novembre 1893, et des ajouts ultérieurs datés indiquent qu'HUBERT DE CASTELLA a travaillé son manuscrit au moins jusqu'en 1898. Une partie plus courte (49 pages), placée tête-bêche dans le volume, intitulée *Quoi que ce soit – jusqu'à nouveau titre*, écrite en partie en anglais, contient notamment la relation d'un voyage d'Adélaïde à Venise entre le 1<sup>er</sup> janvier et le 5 février 1887.

Les notes de bas de page indiquées en lettres minuscules sont de la plume de HUBERT DE CASTELLA; les notes indiquées par des chiffres, ainsi que les titres séparant les paragraphes sont de l'auteur du présent article.

## Jeunesse de FRANÇOIS-PAUL DE CASTELLA

<sup>11</sup>Mon père reçut dès son bas âge une forte préparation pour les combats de la vie. Il était âgé de sept mois seulement quand son père mourut, subitement enlevé après un an et demi de mariage par une pleurésie. La jeune

<sup>8</sup> L'expérience s'arrêta à la fin de 1861, victime de son succès: pas moins de 2611 personnes avaient bénéficié cette année là des prestations gratuites du service de consultations. Mais certaines communes auraient abusé de ces prestations gratuites pour se dérober de leurs obligations d'assistance de leurs indigents. Voir à ce propos: ALAIN BOSSON: *Histoire des médecins fribourgeois (1850-1900). Des premières anesthésies à l'apparition des rayons X*. Fribourg, Chaire d'histoire contemporaine, Aux sources du temps présent, (3), 1998, pp. 136-137.

<sup>9</sup> MAURICE BASTIAN: « HUBERT DE CASTELLA, gentilhomme vigneron en Australie » in: *Les Fribourgeois sur la planète*. Fribourg, BCU, 1987, pp. 81-89.

<sup>10</sup> Le document, propriété des descendants de HUBERT DE CASTELLA – les descendants actuels résident en Australie – est actuellement en dépôt à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg. La transcription des extraits publiés ci-dessous a été autorisée par Mme DE WOLFF, représentante de l'hoirie.

<sup>11</sup> Pages 12-16 du ms., soit le chapitre 3, intitulé *Enfance et jeunesse de mon père*.

veuve et mère, CATHERINE fille de PIERRE ORSAT, banneret de CORBIERE, d'une famille éteinte maintenant (le nom ne se rencontre plus au pays) était d'une grande beauté mais elle n'avait apporté à son mari qu'une ferme avec un pâturage au pied de la Dent de Broc (échu depuis dans nos partages à ma sœur Madame DE DIESBACH<sup>12</sup>). Mon aïeul étant encore vivant, mon grand-père n'avait reçu aucun patrimoine et sa veuve eut à élever son fils avec le seul produit de cette ferme. Je ne sais si ma grand-mère se retira d'abord à Corbière – en tout cas quand mon père fut d'âge à apprendre elle était établie à Bulle afin qu'il pût y suivre les écoles. Mon père m'a parlé bien souvent des jours difficiles de son enfance – comment, tandis qu'ils avaient fort peu chez eux sa mère et lui, il enviait l'abondance chez son grand-père<sup>13</sup> le lieutenant baillival qui tenait table ouverte pour les émigrés français nombreux à cette époque dans la petite ville de Bulle.

En 1799, à onze ans, mon grand-père perdit sa mère. Il avait gardé d'elle un profond souvenir et les principes qu'elle lui avait inculqués ne s'étaient jamais effacés de sa mémoire, car il m'a répété souvent à moi, que plus tard lorsqu'il était à Paris, jeune et exposé aux mauvaises compagnies, la pensée « si ma mère me voyait » avait toujours été sa sauve-garde.

Après la mort de sa mère il fut mis en pension au couvent de la Val-Sainte près de Charmey où des trappistes émigrés de France avaient établi une école préparatoire surtout pour ceux qui se destinaient à la carrière ecclésiastique. Mon père se sentant peu de vocation pour cet état n'y resta pas longtemps. Un beau jour, il s'échappa du couvent et vint sonner tard le soir chez un ami, le curé de Cerniat, un village de la haute Gruyère à quelques lieues de la Val-Sainte. Le bon curé le reçut à bras ouverts, prit son parti, et après quelque discussion avec la famille, le conseil de l'évêque étant intervenu, un docteur Pasquier beau-frère du lieutenant baillival et par conséquent oncle de l'enfant fut nommé son tuteur. Je ne sais si le grand-père contribua à son éducation ou si la petite fortune de sa mère y suffit seule. Le Dr. PASQUIER étant un homme de grand sens sa direction fut des plus sages.

## Formation médicale à Landshut et Paris

Son pupille fut placé d'abord au collège d'Aarau: de très bonne heure il fut envoyé à l'université de Landshut en Bavière pour y commencer des études en médecine, et de là, à 18 ans, à l'université de Paris. Mon père fut

<sup>12</sup> Il s'agit de LOUISE DE CASTELLA (1823-1908), épouse de HENRI DE DIESBACH DE BELLEROCHE (1818-1867).

<sup>13</sup> JEAN-FRANÇOIS DE CASTELLA (1728-1808).

certainement dans notre pays un des plus beaux hommes de son temps: quand il arriva à l'école de médecine avec sa haute stature, ses cheveux bruns soyeux, ses grands yeux bleu foncés, sa belle figure ouverte marquée par une expression simple qui correspondait avec sa garde robe rustique renouvelée à Bulle avant son départ (c'est lui même qui m'a raconté ce que je rapporte ici car sans ses récits aux heures heureuses des récollections je n'en aurais jamais rien su), il fut dès l'abord bienveillamment accueilli par ses maîtres. Parmi eux, le grand chirurgien DUPUYTREN remarqua bientôt son assiduité. Celui-ci avait pour coutume après chaque leçon de demander à ses élèves leurs observations sur ce qu'il leur avait dit. Un jour que le sujet traité avait rappelé à mon père je ne sais quelle coutume gruérienne qui appuyait la théorie du professeur, il se leva pour en faire la remarque. DUPUYTREN le retint après sa leçon, s'enquit de lui et dès ce jour le prit en grande et durable affection.

Les Suisses ont toujours été nombreux à Paris. En 1808, époque où se passait ce dont je parle en ce moment, il semble qu'il y eut dans la grande ville toute une colonie de Gruériens. Des PETTOLAZ<sup>14</sup> de Charmey, Mr. ZURICH<sup>15</sup> de Lessoc qui était en train d'y faire la belle fortune qu'il a laissé à nos amis d'aujourd'hui les de ZURICH DE BARBERECHE – Mr. MARADAN de Cerniat que j'ai vu à Fribourg et à Riaz vers 1860 venu de Paris âgé alors de 90 ans, très riche et encore plein de robuste santé – le célèbre Charrière<sup>16</sup>, aussi de la vallée de Charmey, qui devint le bras droit de DUPUYTREN en exécutant pour lui les instruments que le célèbre chirurgien inventait pour faire ses hardies opérations et qui fonda la grande maison Charrière, encore aujourd'hui la première du monde pour les instruments de chirurgie.<sup>a</sup> Parmi eux se rencontrait encore une famille Jordan originaire de Semsales entre Bulle et Vevey. Mr. JORDAN avait dans la rue Vivienne, près du boulevard Bonne-Nouvelle une importante pharmacie. Outre tous ces compatriotes dont la fréquentation retrémait mon père dans les saines influences des souvenirs

<sup>14</sup> JEAN FRANÇOIS CYPRIEN DE PETTOLAZ (1782-1851) et JEAN JOSEPH CYPRIEN DE PETTOLAZ, son fils (1813-1863), hommes d'affaires.

<sup>15</sup> Il s'agit de JEAN-LOUIS DE ZURICH, né à Lessoc en 1756, mort à Paris en 1822.

<sup>16</sup> FRÉDÉRIC CHARRIÈRE (1803-1876), de Cerniat, inventeur et fabricant d'instruments de chirurgie à Paris dès 1834, réalisa notamment des appareils d'inhalation facilitant l'anesthésie à l'éther (1847), contribuant ainsi à la propagation de cette pratique qui allait révolutionner la pratique chirurgicale. Au faîte de sa gloire, CHARRIÈRE reçut en 1851 la croix d'officier de la Légion d'honneur, et, de son vivant, honneur suprême, figura dans le Grand Larousse. Pour en savoir plus: URS BOSCHUNG: « JOSEPH-FRÉDÉRIC-BENOÎT CHARRIÈRE (1803-1876), fabricant d'instruments de chirurgie originaire de Suisse » in: *Schweizerische Rundschau für Medizin Praxis*, (74), 1985, pp. 181-184.

<sup>a</sup> En 1847 quand j'étais étudiant à Paris je suis allé plusieurs fois rendre visite à la veuve de ce CHARRIÈRE âgée alors de 80 ans et qui portait encore les étoffes simples et la coupe de costume de gruérienne.

du pays, il était recommandé au Marquis de Maillardoz<sup>17</sup> de Fribourg, alors ministre suisse à Paris qui lui témoigna toujours beaucoup d'intérêt et d'amitié, l'aida par ses conseils et plus tard par son influence.

A 21 ans mon père fut reçu Docteur de la Faculté de Paris<sup>18</sup>, le cinquième de sa promotion, dont faisaient partie aussi deux docteurs célèbres depuis, BICHAT<sup>19</sup> reçu second et le Dr. ROUX<sup>20</sup>, tous les deux restés ses amis par la suite. Comme il avait été, grâce à la protection de DUPUYTREN, interne à l'hospice de la Charité, une position enviée qui assure à ceux qui l'ont occupée une clientèle immédiate, l'avenir s'ouvrait heureux devant lui.

Sans doute, mes fils FRANÇOIS et MAX qui tous les deux ont eu le cœur pris et ont rêvé de mariage avant d'avoir vingt ans, sympathiseront avec leur grand-père qui se trouvait en état de se mettre en ménage à 22 ans et qui épouse à cet âge la fille de ses compatriotes JORDAN. Probablement il fut recherché par eux pour ses excellentes qualités, pour ses talents et pour le vieux nom qu'il portait. Du reste Mlle JORDAN était charmante. La miniature restée à mon neveu Albert nous le dit encore. Nous avons cependant peu de détails sur le premier mariage de mon père. Mademoiselle JORDAN mourut au bout de trois ans de mariage. La seconde femme de mon père, notre mère à nous, devint plus tard celle des trois orphelins du premier lit qui connurent à peine leur vraie mère. Comme Mlle JORDAN n'avait point de parents en Suisse il ne resta d'elle qu'une mémoire peu souvent rappelée dans la famille, seulement qu'elle avait été digne d'affection et tendrement aimée par notre père – ce qu'il prouva par un veuvage de huit ans.

### **FRANÇOIS-PAUL DE CASTELLA, jeune médecin de l'hôpital POURTALES de Neuchâtel**

Mon père était donc fixé à Paris en 1810 et il s'y serait sans doute fait une position sans son amour du pays natal qui allait le ramener en Suisse. JAQUES LOUIS DE POURTALES<sup>21</sup> qui fut la souche et qui créa la grande fortune de cette famille aujourd'hui si nombreuse et si influente en France, en Prusse

---

<sup>17</sup> ANTOINE CONSTANTIN DE MAILLARDOZ (1765-1832), ministre plénipotentiaire à Paris (1803-1814).

<sup>18</sup> HUBERT DE CASTELLA confond vraisemblablement avec l'examen d'Internat des hôpitaux de Paris, FRANÇOIS-PAUL DE CASTELLA étant docteur de la Faculté de médecine de LANDSHUT (1808).

<sup>19</sup> Ici encore, l'auteur des mémoires semble se tromper: XAVIER BICHAT (1771-1802), célèbre anatomiste et auteur de *Sur la vie et la mort* (1800), n'a pas pu connaître FRANÇOIS-PAUL DE CASTELLA; il s'agit peut-être d'un autre BICHAT, moins connu que son homonyme.

<sup>20</sup> PHILIBERT-JOSEPH ROUX (1780-1854), chirurgien proche de BICHAT et de DUPUYTREN, fut engagé à la Charité en 1810, lorsque FRANÇOIS-PAUL DE CASTELLA s'y trouvait en qualité d'interne.

<sup>21</sup> Pour en savoir plus, consulter: FRANÇOIS JEQUIER: « JACQUES-LOUIS DE POURTALES, négociant-banquier (1722-1814) » in *Biographies neuchâteloises*. HAUTERIVE, ATTINGER, 1996, tome I, pp. 213-220.

et en Suisse, rêvait de fonder à Neuchâtel, son pays de naissance et d'affection où il comptait se reposer d'une longue et lucrative carrière, le bel hôpital qui porte son nom et qui fut pendant la première moitié de ce siècle le modèle des institutions charitables de notre pays. L'annonce parut dans les journaux de Paris que Mr. DE POURTALES cherchait un médecin et chirurgien pour diriger cet hôpital.

Mon père lisant cette annonce en reçut comme un choc électrique. Neuchâtel était si près de Fribourg, si près de sa chère Gruyère.<sup>b</sup> Il courut chez le MARQUIS DE MAILLARDOZ et le pria de s'informer auprès de M. DE POURTALES si la place était encore vacante. Sur sa réponse affirmative il alla trouver ses anciens professeurs pour se faire recommander par eux. Ses brillantes études lui assurèrent leur concours<sup>22</sup> et parmi ceux-ci DUPUYTREN tout spécialement, répondit de lui auprès du fondateur du nouvel hôpital: la chirurgie, si nécessaire pour un établissement où les accidents amènent le plus grand nombre des malades, étant précisément la branche dans laquelle son élève excellait. Grâce à ces excellents témoignages et aussi à la chaude recommandation de Mr. DE MAILLARDOZ, ami de Mr. DE POURTALES, celui-ci accepta mon père malgré sa grande jeunesse.



*Jean-François-Paul de Castella  
Médecin en chef de l'Hôpital Pourtalès.*

**Fig. 2:** Portrait gravé de FRANÇOIS-PAUL DE CASTELLA. Musée Neuchâtelois (1917).

<sup>b</sup> D'autant plus, m'ont chuchoté de vieilles gens, que Madame JORDAN sa belle-mère était fort difficile et qu'il se repentait déjà d'avoir accepté de joindre son jeune ménage au sien.

<sup>22</sup> Notamment celui de son ancien professeur, ANTHELME-BALTHASAR RICHERAND; dans ses notes citées par le Dr CHÂTELAIN, FRANÇOIS-PAUL DE CASTELLA nous dit: « M. RICHERAND, que je n'avais pas revu depuis plusieurs années, voulut bien se rappeler de moi et solliciter, à mon insu, auprès de M. DE POURTALÈS ma nomination qui fut immédiate. » Art. cit., p. 189.

L'hôpital POURTALES n'était que construit quand mon père arriva à Neuchâtel en 1810. Tout y était à organiser. JAQUES LOUIS le fondateur était déjà très vieux et son fils aîné LOUIS<sup>23</sup> alors âgé de 35 ans – créé comte DE POURTALES par le roi de Prusse lorsque celui-ci rentra dans la possession de la principauté de Neuchâtel – devint dès ce temps-là l'ouvrier principal de cette belle fondation, d'autant plus que JACQUES LOUIS avait constitué un majorat considérable pour l'aîné de ses fils avec la charge d'être président du conseil d'administration de son hôpital et de pourvoir à ses besoins.

Trois hommes ont été éminemment identifiés avec cette œuvre pendant près de cinquante ans. Le comte LOUIS, son régisseur Mr. ISAAC CLERC, et mon père.

Une anecdote trouve ici sa place. Peu de jours après l'arrivée du jeune docteur à Neuchâtel, le comité étant en train d'élaborer les règles pour l'avenir, Mr. DE POURTALES voulait introduire je ne sais quelle clause que mon père comme médecin trouvait opposée au bien-être des malades. Comme Mr. DE POURTALES insistait, mon père maintint son objection déclarant qu'il se retirerait plutôt que de souscrire à ce qu'il considérait comme détrimental [sic] au succès futur de l'hôpital. Mr. DE POURTALES céda: « Ce jeune me plaît, dit-il peu après à Mr. CLERC, il a su me tenir tête, nous irons bien ensemble. » En effet pendant les 50 ans qui suivirent, si mon père eut toujours un attachement et un dévouement profond pour l'homme foncièrement bon et honorable que fut le comte LOUIS DE POURTALES pendant sa longue vie, celui-ci, et avec lui ses frères si haut placés plus tard et leurs familles, furent aussi jusqu'à la fin non seulement pleins de déférence pour le médecin mais pleins d'affection pour l'ami.

Neuchâtel était à cette époque une bien petite ville – environ 4000 âmes seulement. Mais quelle intelligence, quelle agglomération de personnes revenues de l'étranger avec de grandes fortunes, ayant conservé de grandes relations d'affaires et de position, capables par conséquent de pousser leurs parents et amis qui partant sous leurs auspices trouvaient la route aplanie, réussissaient et revenaient à leur tour augmenter la société brillante et solide de ce petit pays.

---

<sup>23</sup> Il s'agit de LOUIS DE POURTALÈS; on consultera avec profit: FRANÇOIS JEQUIER: « LOUIS DE POURTALÈS, conseiller d'Etat, diplomate (1773-1848) » in *Biographies neuchâteloises*. HAUTERIVE, ATTINGER, 1998, tome II, pp. 263-267.

## Premières années du Dr. DE CASTELLA à l'hôpital POURTALES

<sup>24</sup>Dès son arrivée à Neuchâtel mon père s'y trouva dans une position très avantageuse. Il n'y avait à cette époque dans cette ville qu'un seul médecin, fort âgé, et pas un autre à cinq lieues à la ronde. Au bout de très peu de temps, non seulement les gens de la ville mais [encore] ceux des bourgades alentours, si longtemps privés du droit de tomber malades, vinrent faire une belle clientèle au jeune docteur de Paris. Deux ans après son installation, il fatiguait trois chevaux et se faisait un revenu de vingt mille francs par an, somme considérable pour cette époque où les docteurs, du moins en Suisse, étaient fort peu payés.

Quel contraste pour lui quand il se reportait au temps ancien de son enfance encore si rapproché: surtout quand il pouvait se permettre de rares visites à sa chère Gruyère, le pays bien aimé de cette dure enfance et de ses pères. Combien le juste sentiment d'orgueil de devoir sa position à lui-même devait le remplir de joie. [...]

<sup>25</sup>Dès la fondation de l'hôpital il avait obtenu de Mr. DE POURTALES que cet établissement serait desservi par des sœurs de CHARITE. Des Hospitalières de BESANÇON<sup>26</sup>, dames de la plus haute distinction y furent appelées. J'ai dit que le protestantisme de Neuchâtel était tolérant: en tous cas le respect dont j'ai toujours vu ces bonnes sœurs entourées a dû m'inspirer cette conviction. L'hôpital POURTALES ouvert à toutes les infortunes sur seule recommandation de l'urgence des cas était à l'époque où il fut établi une institution exceptionnelle. Toutes les autres de ce genre recevaient seulement les ressortissants des localités où elles étaient fondées, et ceci après bien des formalités. Ces institutions étaient du reste en petit nombre et assez mal desservies. L'impression générale des bienfaits rendus par cet hôpital fut donc considérable, rehaussée ainsi par l'arrangement, la propreté et l'ordre absolu introduit par les sœurs de charité.

Aux premiers temps ces sœurs eurent seulement un chapelain, mais trois ou quatre années plus tard, plusieurs dames catholiques étrangères se trouvèrent fixées à Neuchâtel – la comtesse FREDERIC DE POURTALES née DE

<sup>24</sup> Page 20 du ms., tirée du chapitre 5, *Mon père de 25 à 32 ans*.

<sup>25</sup> Ibid., p. 23.

<sup>26</sup> Cf. ANTOINETTE RAEBER: « Hospitalières de Besançon » in: *Helvetia sacra*, VIII/1, 1994, particulièrement les pp. 353-357, qui traitent de l'établissement de Neuchâtel et de leur engagement à l'hôpital POURTALES. Signalons pour l'anecdote ce passage peu œcuménique, tiré de l'ouvrage commémoratif du 300<sup>e</sup> anniversaire des Sœurs hospitalières de BESANÇON: « L'année 1811 devait marquer pour la Congrégation une première et intéressante fondation à Neuchâtel, fondation qui eut une grande importance dans ce pays demeuré hérétique. » in: *Les Religieuses hospitalières de BESANÇON, filles de Notre-Dame des sept douleurs 1667-1867*. BESANÇON, 1967, p. 31.

CASTELLANNE<sup>27</sup>, sa sœur, une chanoinesse, la comtesse de Wesdhelen dont j'ai déjà parlé, née princesse de Waldburg une bavaroise, enfin une autre grande dame française émigrée de la première révolution, la chanoinesse DE MONTLEZUN, sœur d'un comte DE MONTLEZUN aide de camp du Prince DE CONDE au camp de Coblenz, lequel vivait encore en 1846 à Paris et y fut plein de bontés pour moi quand j'y étais étudiant. L'influence de ces dames, celle de mon père et de plus l'introduction graduelle de quelques autres catholiques dans la ville justifièrent la formation d'une paroisse de cette dénomination. Le gouvernement la sanctionna et mon père prit à sa charge d'héberger chez lui le curé<sup>28</sup> en attendant qu'on fut assez riche pour lui bâtir un presbytère.

Cependant une commission de dames de Neuchâtel s'était formée – toutes protestantes – qui travaillaient à aider les sœurs de l'hôpital dont l'abnégation et les vertus inspiraient à toute la population du pays le respect de la religion qui produisait de pareils dévouements. Parmi ces dames, quelques unes, jeunes filles, belles et riches (m'ont raconté des témoins bien informés de ce temps-là), joignaient à l'affection dont elles se prirent pour les sœurs une certaine admiration du beau jeune médecin. Si je mentionne ceci c'est que le temps approche où mon père devait songer à se remarier. [...]

### **Une carrière contrariée: ERNEST DE CASTELLA, médecin malgré lui**

<sup>29</sup>A cette époque, 1840-1842, il ne restait des enfants du premier mariage de notre père que mon frère ERNEST, élevé chez les jésuites à Dôle en France et ensuite à Fribourg et dont mon père avait voulu faire un médecin. Quelle tâche, quelle responsabilité incombe aux parents au sujet du choix d'une carrière pour leurs enfants! Mon frère ERNEST se plaignit toute sa vie qu'on ne lui eut pas permis de devenir un ingénieur. Son aptitude particulière, nous disait-il, était pour les mathématiques et pour les chiffres. En tout cas il n'avait jamais pris goût à la médecine. Revenu des universités de Paris et d'Allemagne<sup>30</sup> sans en avoir profité, il avait dû se remettre péniblement à refaire pour ainsi dire ses études sous les yeux de notre père, travaillant avec

<sup>27</sup> MARIE-LOUISE-ELISABETH DE CASTELLANNE-NORANTE (1793-1881), épouse de FRÉDÉRIC DE POURTALÈS.

<sup>28</sup> Il s'agit de l'abbé JOSEPH AEBISCHER (1787-1852), envoyé à Neuchâtel en 1815, premier curé de cette ville depuis la Réforme.

<sup>29</sup> Page 53 du ms.

<sup>30</sup> ERNEST DE CASTELLA soutint une thèse de doctorat à Wurtzbourg en 1838, intitulée *Dissertation inaugurale sur la plegmasia alba dolens et observation de tumeur érectile traitée par la ligature, présentée à la Faculté de médecine de l'Université de Wurtzbourg*. Wurtzbourg, veuve CH. GUILLAUME BECKER, 1838, 40 p.

lui tard le soir. Malheureusement celui-ci qui ne lui trouvait pas un zèle suffisant, peu habitué à dissimuler, témoignait son mécontentement et s'en ouvrait à ses amis. Ce fut un mauvais début, la réputation du jeune homme comme médecin ne s'établissait pas sous des auspices favorable et notre père, renonçant à lui transmettre sa place de médecin en chef d'un bel hôpital avec une clientèle faite, l'envoya, lorsqu'il put passer ses examens de docteur suisse, pratiquer dans une petite ville, à St-Aubin dans le canton de Neuchâtel, ensuite à Romont dans celui de Fribourg et enfin à Bulle dans la maison paternelle – somme toute un pauvre résultat. Nous aimions cependant tous tendrement ce frère Ernest si bon, si dévoué et si charitable comme médecin. [...]

<sup>31</sup> Mon père avait été pendant plus de 40 ans le médecin de confiance et l'ami de tous les POURTALES – en particulier celui du comte FREDERIC DE GRENG<sup>32</sup>. Au moment où il avait quitté Neuchâtel une adresse d'affection signée par tous les chefs de famille de cette ville lui avait été remise, la naturalisation du pays, pour lui et pour ses enfants, lui avait été décernée par le gouvernement, la croix de Chevalier de l'Aigle rouge demandée et obtenue du roi de Prusse alors qu'il était encore prince de Neuchâtel. Il avait quitté Neuchâtel pour réaliser en allant à Fribourg le vœu de toute sa vie, mais les racines avaient poussé trop fortes pendant sa longue et attachante carrière pour être transportées et reprendre. On ne change pas impunément toutes ses habitudes quand on a encore assez de santé et d'activité pour les continuer: les journées, dans l'inaction de Cormagens lui paraissaient quelques fois longues et pour s'occuper il inaugura à Fribourg un commencement d'établissement d'un hospice cantonal par des consultations gratuites auxquelles il dévouera ses dernières années<sup>33</sup> secondé par un digne docteur jeune encore alors, mort prématurément pour notre pays, le docteur THURLER<sup>34</sup>.

## Décès d'ERNEST DE CASTELLA (1862)

<sup>35</sup> Au mois de janvier 1862 un douloureux événement survint. Mon frère aîné était gravement malade à Bulle. Il avait toujours été le médecin des

<sup>31</sup> Page 192 du ms.

<sup>32</sup> FRÉDÉRIC DE POURTALES (1779-1861), officier et homme d'Etat, propriétaire du château de Greng près de Morat.

<sup>33</sup> C'est-à-dire 1859-1860.

<sup>34</sup> JEAN-BAPTISTE THURLER (1823-1880), médecin à Fribourg, une des figures marquantes du monde médical fribourgeois de son temps: membre de la Commission cantonale de santé (1860-1870), fondateur et premier président de la Société de médecine du canton de Fribourg (1862-1866), président de la Société médicale de la Suisse romande (1876).

<sup>35</sup> Pages 218-219 du ms.

pauvres. Un soir qu'il était souffrant déjà, un paysan de Charmey était venu le chercher pour assister une femme en couches. Monté dans un traîneau découvert amené par cet homme il avait bravé le froid de dix degrés pendant un trajet de deux heures, délivré la pauvre femme, et après le même trajet pour le retour, par le même froid et la même nuit, s'était mis au lit tremblant de fièvre pour ne plus s'en relever. Lorsque nous sûmes la gravité de son état j'allai m'installer chez lui pour aider à le soigner. Nathalie me rejoignit quand le mal empira. Une arthrite [sic] aigu s'était déclaré au pied. Dès le commencement lui même s'était rendu compte du danger. « Tu verras, m'avait-il dit en me montrant son pauvre pied, qu'il faudra me couper la jambe. » Après trois semaines d'atroces souffrances la gangrène était venue. Les médecins déclarèrent que l'amputation était la seule chance de le sauver. Pauvre frère ! Je vois encore sa terreur quand son ami et le nôtre, le Dr. DE BUMAN<sup>36</sup>, lui en fit l'affreuse proposition. « Me couper la jambe » cria-t-il avec un accent déchirant. Et pourtant quelques instants après rappelant sa femme en pleurs « Va leur dire que j'y consens » lui dit-il calme et résigné. « Que la volonté du bon Dieu soit faite. » Une heure plus tard la terrible opération était terminée. Sa douceur, sa patience pendant cette douloureuse maladie furent admirables. Je restai pour ainsi dire nuit en jour auprès de lui alternant avec ma belle-sœur. Le sacrifice fut inutile. La faiblesse alla en augmentant jusqu'au jour où le délire et les rêves de la mort survinrent. [...] Mon frère Ernest avait été le meilleur des hommes – honnête, droit, religieux – il mourut peu de jours après, laissant deux fils dont l'aîné Albert avait alors 5 ans. Sa mort fut un deuil dans la contrée où sa bonté, son affabilité, sa charité, son désintéressement – je pourrais dire son insouciance de l'argent, car payait qui voulait seulement le bon docteur – l'avaient rendu cher à tous. Comme aux funérailles de ma mère, la vallée était aux siennes, blanche de neige. Des députations des villages, tous les pauvres de la contrée, leurs regrets marqués par leurs visages vinrent jeter la pelletée de terre dans sa tombe.

---

<sup>36</sup> MAX DE BUMAN (1830-1907), praticien à Fribourg, membre de la commission de santé du canton de Fribourg de 1861 à 1877.